

CINEMA PALESTINIEN

Pas tellement drôle

"Intervention divine" d'Elia Suleiman ne tient pas ses promesses de drôlerie. Ce n'en est pas un moins grand film pour autant.

(gk) - N'allez pas croire ce qu'on vous raconte. "Intervention divine" d'Elia Suleiman n'est comique que sur les bords. Ceux et celles qui s'attendent à une partie de plaisir vont donc être déçu-e-s. Bien que l'ironie soit maîtresse ici, Suleiman est loin d'une représentation hilarante du conflit israélo-palestinien au quotidien. Le tragique de la situation demeure prédominant et le rire provoqué par moments restera, le plus souvent, coincé dans votre gorge. Ce qui ne change rien à l'ex-

cellence sans conteste de ce film.

Mais finissons-en tout d'abord avec cette réputation d'un Suleiman héritier de Chaplin, Keaton et Tati. Il leur ressemble parce qu'il sait éviter les dialogues, et redonne toute leur force aux images. Ce qui résulte en une poésie visuelle souvent admirable. Mais le réalisateur fait l'acteur de manière extrêmement figée. Si cela sert son personnage dans "Intervention divine", c'est là aussi le contraire

absolu des gags tout en mouvements des monuments du comique cinématographique précités.

Une scène vraiment hilarante est celle qui montre le père de E.S. - le personnage principal interprété par Elia Suleiman - conduisant tranquillement à travers son quartier, saluant tout le monde, tout en lançant les pires insultes à ses voisins. A part ça, le réalisateur palestinien montre des habitant-e-s de Jérusalem qui végètent. Tout le monde subit son quotidien. Personne ne se parle plus. La vie, ici, est loin d'être drôle. Elle est même souvent dramatique.

Le père de E.S. est victime d'une crise cardiaque et le fils ne sait plus lui exprimer son amour. Les petits gestes en deviennent des plus significatifs. Il lui pèle son œuf dur ou l'aide à sortir du lit, ce que le réalisateur montre en même temps comme un bras de fer tragique.

Par ailleurs, E.S. aime une femme de Ramallah. Il habite Jérusalem. Ils ne peuvent se voir que sur le terrain même d'un check-point et restent

des heures côte à côte dans leur voiture à fixer le large ... Ou alors ils observent les discriminations dont sont victimes des Palestiniens, face aux soldats israéliens. Leur seule échappatoire érotique: se caresser la main.

Vient alors une autre de ces rares scènes vraiment drôles: celle, déjà classique, du ballon à l'effigie d'Arafat, qui débousolera complètement les soldats du check-point. Moment pour E.S. de faire passer sa flamme du côté interdit. Ce qui ne finira pas forcément en happy end ...

Force tranquille

Mais il serait faux de reprocher à cette "Intervention divine" qu'elle est loin d'être aussi cocasse qu'on nous l'avait annoncée. Car le film se meut doucement en force tranquille absolument grandiose. Et le cinéma d'aujourd'hui en prend un bon coup.

Il n'y a ainsi qu'un fil rouge très mince qui fait de cet amoncellement de miniscènes, basées sur la répétition - ou, plutôt, sur la variation sur un même thème - un véritable long métrage. Suleiman se fout des structures cinématographiques traditionnelles. Il mélange tous les genres - comique, drame, romance, action - et arrive à intégrer de cette ma-

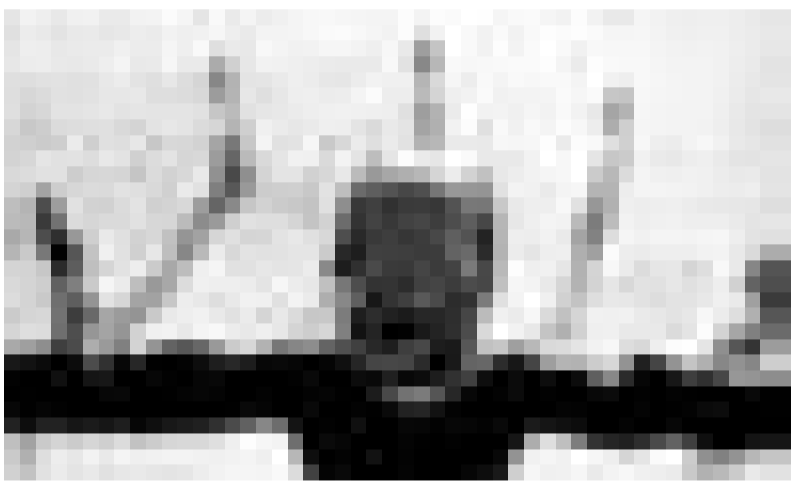
nière de pures hallucinations. Comme celle d'une ninja palestinienne trucidant, façon "Matrix", les stagiaires d'un stand de tir israélien.

C'est dans cette scène aussi que Suleiman prend le plus clairement parti pour la cause palestinienne, alors qu'il s'efforce de rester, d'autre part, simple observateur.

L'utilisation de chorégraphies, là où on les attend le moins, et d'une musique arabe, arrangée de manière techno outrageusement dansante, est également des plus originales et représente sans doute l'une des premières intégrations des règles du vidéo-clip résolument cinématographiques. On est là bien éloigné des purs effets de style habituels, la rythmique musicale donnant ici une poésie supplémentaire - et non plus simplement aléatoire - à l'image.

Elia Suleiman élève ainsi l'absurdité cinématographique au niveau de la vertu. Et même si "Intervention divine" ne tient donc pas ses promesses de drôlerie, ce long métrage a le grand mérite de montrer l'humanité meurtrie par le conflit israélo-palestinien sans jamais tomber dans une mièvrerie trahissant la réalité. Ce qui en fait un très grand film.

A l'Utopia



La scène de la ninja palestinienne est la seule où "Intervention divine" choisit clairement son camp.

DAS BUCH ZUM FILM

Ein gerüttelt Maß Leben

50 Jahre lang durften die Überlebenerinnen des polnischen Pianisten Wladyslaw Szpilman nicht verlegt werden.

Die Tinte auf dem so genannten Ribbentrop-Molotow-Vertrag, der die Aufteilung Polens in einen nationalsozialistisch-deutschen und einen sowjetisch-russischen Teil vorsah, war noch nicht trocken, da rückte die Wehrmacht am 1. September 1939 in Polen ein und gegen Warschau vor. In Warschau lebten bei Ausbruch des Krieges etwa ein- einhalb Millionen Menschen. Darunter 375.000 Juden. Einer von ihnen ist der junge Klavierspieler und Komponist Wladyslaw Szpilman, Angestellter des polnischen nationalen Rundfunks. Am Tag der Kapitulation seiner Heimat, am 28. September 1939, spielt er Frédéric Chopins Nocturno in cis-moll - lento con gran espressione, das letzte Klavierstück, das über den Sender eines freien Polens zu hören ist. Denn nach den herrlichen Herbsttagen im September, an denen die Sonne klar und hell am kalten, blauen Himmel stand, wie Szpilman fast erstaunt angesichts der Realität von Krieg und Sterben notiert, beginnen die Jahre der Angst, der Nacht und des Feuers.

Bereits im November 1939 werden die ersten antijüdischen Verordnungen erlassen,

zu denen u.a. das öffentliche Tragen eines "Davidsterns" gehört und andere Erniedrigungen, z.B. das obligatorische Grüßen mit Knicks der deutschen Besatzungssoldaten. Szpilman's Vater bemerkt ironisch, noch nie habe er so viel Bekannte grüßen müssen wie in den letzten Wochen ... Ein Jahr später riegelten die Deutschen den nördlichen Zentrumsbezirk von Warschau ab und errichteten dort ein Ghetto. Etwa 500.000 Menschen "leben" dort auf engstem Raum: Hunger, Seuchen, Erschöpfung, willkürliche Erschießungen, Misshandlungen sind das Alltagslos der Eingepferchten.

Mit Peitschen und Gewehrkolben

Und dann die Deportationen: die Befehle, sich am so genannten "Umschlagplatz" zu versammeln, zum Transport in die Vernichtungslager. Wladyslaw Szpilman steht mit seinen Eltern und seinen Geschwistern vor den Viehwaggons, SS-Männer treiben sie mit Peitschen und Gewehrkolben vorwärts, da übertönt ein scharfes Kommando die Schreie der Gequälten und der Quäler: Szpilman, ab nach

rechts! Jemand reißt ihn zur Seite, etwas weg vom Tod, in den seine Familie fährt, zurück in den Dreck des Ghettos. Es ist das erste Mal, dass Szpilman überlebt. Dutzende weitere Male folgen dicht aneinander, "lento con gran espressione" erzählt von einem Überwältigten, der es noch nicht zu fassen scheint, dass er es ist, der uns von seinem Überleben erzählt: Fleisch von Fleisch, Seele von Seele, Sprache von Sprache. Es grenzt an ein Wunder, dass ihm die Flucht in den "arischen" Teil Warschaus gelang, dass er der totalen Zerstörung der Stadt Warschau in den Trümmern eines ausgebrannten Betongerippes entging. Und dass er, dem Hungertod nah, von einem Wehrmachtoffizier mit Proviant und einem Feldmantel versorgt wurde, der ihn vor der eisigen Kälte rettete. Derselbe Waffenrock, der ihm dann bei der Befreiung Warschaus durch polnische Freischärler fast zum Verhängnis wurde, weil man ihn für einen Nazi hält!

Szpilman veröffentlichte seine Memoiren 1946, dann blieb sein Bericht eines Überlebenden ein halbes Jahrhundert unter Verschluss, aus

welchen Gründen auch immer. Möglicherweise passte es nicht in die offizielle Propaganda, dass ein Hauptmann der Wehrmacht menschlich dargestellt wurde. Auch er ein Einsamer, der nicht das Glück hatte, zu jenen paar Hundert deutschen Widerstandskämpfern zu gehören, von denen damals acht Millionen in der DDR lebten. Wilm Hosenfeld, so der Name des Hauptmanns, wurde 1950 in der Sowjetunion wegen angeblicher Spionage zu zwanzig Jahren Zuchthaus verurteilt. Dort starb er auch. Die Lebensgeschichte des bekennenden Ka-

tholiken Wilm Hosenfeld ist nachzulesen in dem Buch "Retter in Uniform" über "Handlungsspielräume im Vernichtungskrieg der Wehrmacht", von Wolfram Wette herausgegeben und im Fischer Taschenbuch-Verlag 2002 erschienen.

Jhos Levy

Wladyslaw Szpilman: *Le Pianiste*, Ed. Robert Laffont 2001, 265 S., mit einem Nachwort von Wolf Biermann, 19 Euro.



Wladyslaw Szpilman im Jahre 1942. Aus "Le Pianiste", Ed. Robert Laffont.